

L'exposé d'aujourd'hui, par son titre : « l'universel et ses ennemis », semble croiser celui fait récemment par Jacques Doly et intitulé « la querelle de l'universalisme ».

Je vais préciser d'emblée mon approche de la question de l'universel pour qu'on mesure le décalage des deux propos.

C'est dire que je ne répondrai ni n'objecterai à la thèse défendue par mon camarade, je vais partir dans une autre direction.

Notons-le tout de suite : son exposé s'appuyait sur le livre de Francis Wolff : *Plaidoyer pour l'universel. Fonder l'humanisme* (2019). Le mien reprend la réflexion interculturelle de François Jullien que développe l'essai de 2008 : *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*. Libre reprise* accompagnée par le commentaire critique de Marcel Gauchet, penseur politique (*Les possibles de la pensée* dans le numéro des *Cahiers de l'Herne* consacré à François Jullien, 2018).

L'universalisme est un courant de pensée moderne qui professe un rationalisme que je dirais complet, théorique et pratique, fondé sur le logos, le discours rationnel. Une fondation que le livre de Wolff réélabore patiemment, avec beaucoup de précision conceptuelle.

Ce courant de pensée rationaliste, c'est peu dire qu'il n'est pas dominant dans le monde actuel, agité, instable, conflictuel, en crise, surtout si on l'observe à une autre échelle que strictement occidentale. Juste un premier coup d'oeil sur ce grand ailleurs : on y aperçoit, bien délimitées, des zones de réserve touristiques – décrites par Houellebecq – et puis des zones immenses où il ne faut plus s'aventurer, le quai d'Orsay en tient la liste à jour, là les droits de l'homme, on ne connaît pas. Depuis ma propre jeunesse cette tâche grise s'est largement étendue.

L'arrière-plan de mon propos, ce soir, c'est le monde actuel réel, pas le ciel des idées. Pour se référer à la célèbre image platonicienne, nous allons rester dans la caverne, mais une caverne très agrandie, comportant plusieurs recoins, que nous tenterons d'éclairer avec des concepts. Voici le plan que je vais suivre.

D'abord le concept d'*universel*, ce qu'il signifie, sa compréhension, qui apparaîtra d'autant mieux que distingué de ceux d'*uniforme* et de *commun*. Trois concepts entre lesquels les confusions sont fréquentes, ce qui mène inévitablement à des paralogismes.

Second point : que le concept d'universel que déploient les droits de l'homme est historiquement récent, et qu'il résulte d'une généalogie toute européenne, dont il serait utile de rappeler succinctement les grandes étapes de formation. Là est le style foucauldien de la réflexion de Jullien qui s'inscrit dans le sillage des grandes « enquêtes » historiques menées par ce philosophe novateur et dérangeant : sur la folie, la clinique, la prison, les techniques de gouvernement, les pratiques sexuelles. Foucault avait écrit en 1978 : « Personnellement je suis fortement attiré par des

problèmes concrets ». Au début de notre siècle, vingt ans après sa mort, il était devenu le philosophe le plus lu et commenté au monde. Le reste-t-il ? Je ne sais pas.

De l'universel, au terme de ce travail de clarification conceptuelle puis de mise en perspective historique, nous observerons l'accueil que lui réserve le reste du monde, comme on dit. Un très gros reste, et qui n'est pas inerte. C'est là que se trouvent ses principaux ennemis, à identifier, ainsi que la nature des combats qui s'y jouent. Marx nous a rappelé de manière définitive que la réflexion philosophique n'était pas détachée, en survol, par rapport aux luttes bien réelles, avec ses innombrables victimes, dont l'histoire est le théâtre.

Nous tenterons de conclure. Autour de cette question : comment rendre effective une idée, les droits de l'homme, qui suscite encore tant de résistances ?

Premier point : définir. L'universel se distingue d'abord de l'uniforme, en tant que concept logique et non pas économique. Uniforme est un produit d'origine industrielle qui se diffuse en séries et qu'on retrouve partout, même ordinateur, même jeans, même hôtel, même musique, même petit-déjeuner... Cela se constate : on fait cinq mille kilomètres, et on tombe sur du pareil.

A l'uniforme s'oppose le différent. Quand Flaubert voyage en Méditerranée orientale, avec ses amis, sitôt arrivés au Caire, tous revêtent la djellaba pour s'enfoncer dans la grande ville arabe. Flaubert voyage, alors que depuis assez longtemps prévaut l'industrie touristique proposant ses « formules » de différentes gammes.

L'universel ne se constate pas, il se conçoit, c'est un concept logique. On en fait l'expérience intellectuelle directe dans l'étude des sciences qui démontrent que dans certaines conditions les phénomènes ne peuvent pas se passer autrement, on parle alors de lois universelles. Je ne peux pas sauf en rêve marcher sur l'eau. Je le savais déjà mais sans réaliser pourquoi de l'universel se manifeste dans ce fait connu de tous. Universel implique donc nécessaire. Les philosophes grecs ont établi très vite ce lien indissoluble nommé causalité, mais à cet égard le plus explicite et complet est sans doute Kant : est universel ce qui doit être. Kant poursuit cette idée-force, de la connaissance à l'action et jusqu'à l'oeuvre d'art, dans la qualité du plaisir qu'elle procure. Dans le vrai, le bien et le beau, il installe l'universel. Aucune philosophie après lui n'égale la puissance de son architectonique. Francis Wolff est un néo-kantien, comme beaucoup d'autres. Le maître de Kant, dont un beau jour il s'écarta pour devenir lui-même en élaborant son propre système, s'appelait aussi Wolf.

L'opposé de l'universel, c'est le singulier. En un seul exemplaire. *Une vie*, comme titre Maupassant. On comprend au passage que l'histoire en tant que connaissance d'évènements toujours singuliers (la révolution française, le nazisme, la révolution chinoise...) ait beaucoup de difficulté à formuler des lois universelles, argumentation développée par Lévi-Strauss : si on cherche de l'universel dans le domaine humain, ce n'est pas la voie historienne qu'il faut suivre, car la discipline historique ne fait qu'aligner, sans fin, des reconstitutions forcément incomplètes de processus collectifs qui n'ont eu lieu qu'une fois.

Quant au commun, c'est au départ (grec encore) un concept politique : ce à quoi on a part ou prend part, ce qui est en partage et à quoi on participe. « Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier ». Hugo parle de « l'amour d'une mère », la sienne pour ses deux frères et lui. Amour maternel, base de la famille. De la communauté familiale. Car avec du commun on fait des communautés, de la famille à la nation. Depuis le XX^e siècle on parle de communauté internationale, on cherche à l'organiser pour conjurer la catastrophe de la Première et surtout Seconde Guerre mondiale. On se dit qu'avec les armes maintenant disponibles une Troisième pourrait mettre fin à l'aventure de notre espèce, de la « famille humaine ». Mais revenons au commun le plus directement vécu. Une communauté confère à ses membres une identité par appartenance. La plus immédiate et patente est la communauté nationale qu'attestent une carte d'identité ou un passeport. Pour voter je dois montrer ce document. Le monde humain est composé de communautés nationales délimitées par des frontières reconnues. Mais hors de ces cadres étatiques essentiels à la vie collective il y a bien d'autres communautés : linguistiques (francophone, arabophone, sinophone..), ethniques (les kurdes, touaregs, peuls, ouïgours..), régionales (les corses, les basques..), mais aussi professionnelles, sexuelles, religieuses. Un individu appartient toujours à plusieurs communautés et dispose de plusieurs identités, pluralité que la plupart du temps il vit sans contradiction.

A l'observation toute communauté – qui est un collectif qui se reconnaît comme tel, pour soi – peut soit s'intégrer paisiblement dans le milieu humain qui la porte soit se refermer sur elle-même. On parle alors de communautarisme. Une telle communauté close est portée à pratiquer l'excommunication, c'est-à-dire l'exclusion des éléments indésirables. La Révolution française avait décrété : « Il faut tout refuser aux juifs comme nation et tout accorder aux juifs comme individus ». Dès sa fondation la République en France manifestait son allergie aux communautés qui pourraient s'opposer à l'intérêt national, commun sacré. L'opposé du commun, c'est le propre ou le particulier, ce qui concerne un seul ou quelques-uns, le germe du séparatisme. A cet égard, la position de la démocratie américaine est très différente, pour des raisons historiques.

Passons à l'histoire. L'universel est une idée qui parcourt la trajectoire de la culture européenne depuis son commencement grec. Lors d'un exposé, ici, sur l'État moderne et son pouvoir réel, Christian Godin avait fait cette remarque que l'universel est d'abord cette découverte essentielle de la philosophie grecque, que certaines vérités sont universelles au sens où elles s'imposent à tout esprit doué de logos, de raison réfléchie. La géométrie, utile par ailleurs pour mesurer avec précision les terres ou les objets, est un trésor à cet égard, par les théorèmes qu'elle démontre. Le grand texte, archi classique, est le *Ménon* de Platon où Socrate demande un cobaye dans l'assistance, n'importe qui, même un ignorant, un nul, il ne pose qu'une condition : qu'il sache parler grec. Un jeune esclave est désigné que le philosophe va guider pas à pas dans la démonstration d'une vérité géométrique, universelle. La première strate historique de l'universel est ainsi de nature logique. La seconde est apportée par Rome instituant la citoyenneté par la loi, unifiant des peuples divers tout autour de la Méditerranée. Universel juridique, le droit romain. Troisième strate quand le

christianisme, à travers Paul, efface toutes les différences humaines naturelles ou sociales - homme/femme, civilisé/barbare, maître/esclave... – transcendées dans une espérance universelle de salut. Cette troisième strate est religieuse.

Ces trois strates présentent des potentialités d'extension différentes. L'universel grec tient au logos. Est-ce le fait de tous les hommes ? Les Grecs, bien que grands marins, voyageurs et inventeurs de la géographie (Hérodote) n'en sont pas du tout convaincus. L'universel juridique romain s'est agrandi, mais reste limité au pourtour de la Méditerranée. L'universel chrétien, lui, fait exploser toutes les frontières, mais dans l'abstrait, en idées. La véritable épreuve historique a lieu quand l'Europe repousse effectivement ces frontières et acquiert une première vue d'ensemble de la terre et de l'humanité. Le monde fini dont parle Valéry. Acte I de la mondialisation, XVI^e siècle.

Ce siècle fameux à tant d'égards – artistique, scientifique, technique – et en même temps si violent, en Europe (guerres de religion implacables) et hors d'Europe (intrusion génocidaire dans le Nouveau Monde), Montaigne le domine, moins intellectuellement que réflexivement. Pour reprendre sa propre expression il y a des têtes plus pleines que la sienne (Erasme par exemple), mais mieux faites, non. Montaigne creuse le singulier – sa propre vie – jusqu'à l'universel de ce qu'il appelle « l'humaine condition ». Pierre Bergounioux note : « Quand Montaigne parle de lui, il parle de nous ». De ses *Essais* Descartes comme Pascal sont nourris. Alors à ce moment toutes les données sont réunies en Europe pour que les trois strates de l'universel s'allient, se composent et se constituent en droits de l'homme, droits universels, de nature, de naissance. « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. » C'est le premier article de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen en 1789. Par son abstraction même la formule absolutise. Elle pose une continuité entre état de nature (« les hommes naissent... ») et société civile (« ...et demeurent libres et égaux en droits »). Ce qui est absolutisé, sacralisé, ce sont des droits individuels – que tout ordre politique est simplement chargé de protéger. La révolution mentale est là, de fait on change d'époque. Bien sûr ce surgissement politique qui a fasciné les élites européennes – Kant universitaire prussien à la vie bien réglée devient accro à son journal quotidien, Hegel affirmera bientôt que cette lecture est la prière philosophique du matin – a été préparé par un intense travail théorique, les philosophes n'ont pas chômé.

Reprenons les éléments de l'universel politique qui se proclame au nez des monarchies européennes se prétendant encore de droit divin. L'universel logique a triomphé de fait à travers une percée des sciences physiques et naturelles qui bousculent les vieilles représentations, l'Église comme détentrice de la Vérité est débordée : Galilée, Newton, Buffon, Lavoisier disent ce qu'il faut penser du réel, et surtout, depuis Descartes et sa méthode, comment le penser. L'universel juridique est au centre d'une réflexion politique rajeunie, intense, décomplexée : Hobbes, Spinoza, Locke, Montesquieu, Rousseau posent la question sans ambages : sur quoi se fonde la légitimité politique ? Sûrement pas sur la volonté de Dieu que Spinoza a qualifié

d' « asile de l'ignorance ». Ces nouveaux philosophes répondent en termes de droit naturel et de contrat social. Quant à l'universel religieux, il est en crise depuis la Réforme protestante et amorce son mouvement de sortie de la culture européenne – processus analysé par Marcel Gauchet : *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion* (1985). Expression inventée par le sociologue allemand, Max Weber, en 1917, pour parler de la magie.

Au XVIII^e siècle la pensée de l'homme s'affirme, la pensée de Dieu s'efface, mais en douceur. Dans le préambule des deux grandes proclamations, américaine et française, il est encore question d'un créateur et Etre suprême, sans plus. L'Église catholique, apostolique et romaine : exit. En 1789 Rome condamne immédiatement la déclaration des droits de l'homme, et le clergé français se fracture : les réactionnaires derrière le pape infallible, les progressistes, comme l'abbé Grégoire, se rallient au nouveau Régime, à la démocratie naissante. Le confesseur du roi appartient au premier groupe, ce qui augure mal de la suite des événements qui, comme on sait, vont aller très vite.

A la fin du siècle des Lumières, quelques années avant le coup de tonnerre du printemps parisien de 1789, l'universel nouveau style est en place, auquel Kant a mis la dernière main philosophique par une élaboration neuve, sans précédent, une révolution copernicienne, dit-il. Il a commencé par repenser l'universalité dans la connaissance – elle se traduit dans l'objectivité scientifique et congédie une bonne fois les spéculations métaphysiques – puis, second coup d'audace – inspiré par Rousseau – il pense l'action selon l'universalité formelle de la connaissance. Cela se traduit par un impératif catégorique de forme universelle émanant de la seule raison pratique qui manifeste ainsi l'autonomie de la volonté, c'est-à-dire sa liberté. A partir de ce socle philosophique Kant déploie l'idée d'universel dans l'éducation, le droit, la politique, les relations internationales (cosmopolitisme). Adieu l'Ancien Régime, avec ses dynasties enchevêtrées, ses particularismes compliqués, son fatras de coutumes désuètes. Le grand vent de l'universel va nettoyer tout cela.

Le XIX^e siècle progressiste, c'est-à-dire à la fois scientifique et démocrate, est kantien. Il estime avoir mis au jour la vérité ultime de la connaissance et de l'action. Dès lors toutes les autres cultures, sans exception, même celles au passé prestigieux de l'Orient et de l'Extrême Orient, n'ont plus qu'à suivre le chemin tracé par l'Europe, se conformer à ses valeurs universelles. En même temps Jules Ferry fonde l'école publique, laïque et obligatoire, et réactive puissamment l'entreprise coloniale. La colonisation est une action de portée mondiale qui se pense comme gagnant-gagnant, des peuples entiers vont être sortis de leur ignorance immémoriale. Allons les chercher, comme dit Conrad, *Au coeur des ténèbres*. Mais Conrad, en romancier de génie, qui a lui-même vécu la situation, a discerné la face sombre de la colonisation.

Quant à la croyance religieuse, elle devient une affaire privée, elle ne structure plus la vie collective. Croyez à ce que vous voulez, ou à rien du tout, vous êtes libres : séparation de l'Église et de l'État, en France laïcité.

Résumons-nous : l'universel est l'invention d'une culture singulière, l'Europe, qui, alignant assez récemment les composantes logique, juridique et religieuse de cette idée, a conçu et proclamé les droits de l'homme, et qui, devenue l'Occident, à la faveur d'une position de force et supériorité mondiale due à la science et la technique correspondante, a projeté ses valeurs sur le reste de l'humanité en arguant de leur universalité. « Peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur », avait dit De Gaulle en 1967 du peuple juif. Les juifs sont de fait devenus les plus occidentaux des occidentaux, et l'État d'Israël une tête de pont occidentale dans un Proche Orient arabo-musulman en crise grave, depuis longtemps, depuis que l'Europe lui a révélé brutalement son retard, ses faiblesses. Alors, du côté de la petite Palestine, depuis 1948, ça coince, comme on dit.

Revenons au début du XX^e siècle : l'horizon historique semble s'être enfin éclairci. La science progresse avec ses bienfaits, Pasteur, la démocratie s'étend et s'approfondit, les vieilles illusions entretenues par des siècles d'ignorance se dissipent. Certes il reste quantité de combats émancipateurs à mener. L'homme du temps me paraît être Jaurès qui jeune, en dissertation philosophique, faisait jeu égal avec son condisciple Bergson. A l'oral il l'écrasait. Son rival politique, Clémenceau, fait observer que tous les articles de Jaurès sont écrits au futur.

De cette « belle époque » le XX^e siècle, dans sa première moitié, va démentir les perspectives prometteuses. Lorsque Freud apprend que ses livres figurent dans les autodafés qu'organisent les nazis, il fait un mot d'esprit, Witz, se félicitant du progrès de la civilisation, au Moyen âge, dit-il, c'est lui-même qu'on aurait brûlé. Pour une fois l'auteur de *Malaise dans la civilisation*, le théoricien de la pulsion de mort, est au dessous de la vérité : tous ceux de sa famille restés en Europe seront exterminés pendant la Seconde Guerre mondiale. Foucault – dix neuf ans en 1945 – écrira : « La rationalité de l'abominable est un fait de l'histoire contemporaine ». Une abomination perpétrée dans et par la culture qui a conçu les droits de l'homme, et qui en 1948 pour réorganiser la vie internationale sous le signe de la paix remet le couvert, proclame de nouveau les droits de l'homme. Ce sont les mêmes droits inhérents à la personne humaine, à la fois on les épure et on les étoffe, droit à la santé, à l'éducation, etc. sans en modifier le fondement philosophique, une égalité fondamentale de chacun dans sa participation à la condition humaine, une idée que Montaigne avait très clairement discernée.

Les Occidentaux font volontiers dans le performatif, ils croient que dire c'est faire. Cette conviction n'est pas partout partagée, loin de là. Voyons la conférence de Bandoung qui en 1955 rassemble les pays non alignés, ceux qui entendent se démarquer, déjà, du conflit intra occidental dit guerre froide entre camp pro-américain et camp soviétique. A Bandoung (Indonésie) en vedettes la Chine et l'Inde réconciliées, des géants pauvres, à la fois jeunes Etats et vieilles nations. Le seul Etat européen présent, la Yougoslavie de Tito, n'existe plus. Le FLN algérien a un représentant. Ces non-alignés n'interviennent pas dans le grand conflit est-ouest, mais formulent de très sévères critiques envers les démocraties occidentales. Ils observent

que les champions auto proclamés des droits de l'homme ne les respectent guère ni chez eux – voyez la condition des personnes de couleur aux Etats-Unis, elles n'ont même pas le droit de se déplacer librement dans l'espace public, pas question pour leurs enfants de fréquenter les écoles des blancs, police et justice les traitent avec brutalité – ni hors de chez eux, dans leurs colonies comme la France – la patrie des droits de l'homme a fabriqué en Algérie une société double, en fait d'apartheid, une minorité européenne de citoyens et une majorité indigène de sans-droits.

Ainsi les droits de l'homme sont, du Tiers-monde, retournés contre l'Occident. Deviennent une arme idéologique. Une nouvelle gauche se forge dans cette perspective militante, le duo Sartre-Fanon, le tribunal Russell, le grand philosophe anglais pour juger des crimes américains au Vietnam, Sartre en est encore. Cette nouvelle gauche, en même temps qu'elle s'engage pour le Tiers-monde (Régis Debray) pose un regard très sévère sur les sociétés libérales. Un néo marxisme, bien démarqué de la scolastique marxiste officielle produite en URSS, oppose droits formels et droits réels, en dévoilant les stratégies pour les confondre et ainsi masquer des inégalités systémiques de fonctionnement. L'enseignement est le meilleur terrain de démonstration (Bourdieu) : en principe l'école républicaine met tous les enfants à égalité, mais au bout du jeu les gagnants sont toujours les mêmes, socialement parlant. La sociologie comme « sport de combat » qui explique comment la mobilité sociale est très contrôlée : la démocratie formelle reproduit sa propre oligarchie réelle. Mais dans l'urne la voix de l'ouvrier vaut celle du patron.

Ce néo-marxisme - dont Sartre est le principal porte-parole – est remplacé en France, dès le problème algérien résolu - on sait par qui - par une nouvelle mise en cause des droits humains, cette fois au nom des minorités ici même, sans sortir d'Occident. La principale figure intellectuelle est maintenant Foucault, auteur de savantes et très originales enquêtes historiques, nous l'avons vu, mais laissant bientôt émerger une pensée éthique et politique qu'une formule de lui me paraît résumer : « Etre respectueux quand une singularité se soulève, intransigeant dès que le pouvoir enfreint l'universel ». A travers cet impératif élégamment formulé – Foucault a du style – je vois le passage du social au sociétal. La question sociale est la grande affaire de la gauche, depuis le début de l'âge démocratique. A quoi bon énoncer de beaux principes de liberté et d'égalité si on ne met pas en place les dispositifs qui les rendent effectivement possibles : les premières lois de la Troisième République, les mesures irréversibles du Front populaire, les dispositions du Conseil de la Résistance ? La loi Veil de 1975 est dans la même lignée, et la gauche unanimement l'a approuvée. Si on relit aujourd'hui les réactions à chaud des parlementaires de droite, ça ne vole pas haut, mais c'est un homme de droite, un libéral, qui a initié et accompli cette réforme fondamentale. Ainsi que celle de la majorité civique à 18 ans.

Singulier et universel sont, nous l'avons vu, des opposés logiques. Foucault les associe sur le plan moral, en prescrivant respect pour le premier – c'est donc une valeur – intransigeance pour toute menace sur le second. Visé explicitement : le pouvoir – davantage que le gouvernement - cette multiplicité de relations qui au sein

du corps social subordonne, soumet les uns aux autres, et pas seulement sur le plan économique. Ce n'est pas un collectif abstrait – une somme de citoyens – que désigne Foucault, mais un collectif vivant, complexe, divers, hétérogène où il appelle explicitement à une extension de l'universel jusqu'à la reconnaissance du singulier. Une orientation sexuelle minoritaire, pourquoi théoriquement la ranger dans le pathologique, et pratiquement la traiter par le pénal ? De telles croyances et pratiques sociales n'ont pas d'autre appui que leur enracinement historique, et de fait enfrennent l'universel des droits. La pensée de Foucault est radicalement libertaire. D'où d'ailleurs son dialogue difficile avec les hommes politiques les mieux disposés, comme Robert Badinter. Avec Foucault s'amorce la critique sociétale qui depuis lors infiltre et traverse les sociétés occidentales. Avec d'autres concepts, les siens, il poursuit mais en le déplaçant le travail émancipateur amorcé par Sartre. Précision : il ne s'agit pas d'une pensée utopique inoffensive, comme le socialisme en a produit beaucoup, mais au contraire d'une pensée portée à l'action. Du mariage pour tous au mouvement « me-too », c'est la même logique qui se déploie et prend le pas sur les luttes socio-économiques classiques encadrées par un syndicalisme politisé. Branchées hors Occident les premières figures de l'humanitaire (Kouchner, Brauman) sont également des foucauldien.

Avec ces derniers transportons-nous dans le Tiers-Monde qu'on appelle maintenant le Sud. La colonisation de papa c'est fini, quantité de jeunes Etats indépendants ont surgi. Qu'en est-il des droits de l'homme, leur arme idéologique de naguère ? Revue rapide. La démocratie s'est lentement installée en Amérique latine, plus solidement dans quelques pays d'Extrême Orient, le Japon, la Corée du sud, Taïwan. L'Inde est un cas politique à part. Dans le reste du monde sévissent des dictatures, des monarchies autoritaires, une théocratie (l'Iran), et là l'universalité des droits de l'homme est maintenant explicitement récusée, comme idéologie occidentale.

Voici les ennemis de l'universel. J'en distingue trois sortes : religieuse, politique et culturelle.

Religieuse, on peut l'appeler intégriste. Il n'y a pas de droits de l'homme car toute valeur venant de Dieu il n'y a que des devoirs humains qui reviennent à se conformer à la volonté divine telle que la formule le texte sacré, à prendre à la lettre, *intégralement*. Le principal intégrisme, dans le monde actuel, est musulman, une mutation de cette religion nommée islamisme, d'envergure transnationale, avec des antennes profondes en Europe dans les populations émigrées. Cette idéologie ne justifie pas l'attentat individuel ou de masse, elle l'ordonne. L'école juive de Toulouse, Charly-hebdo, le Bataclan, la Promenade des anglais, Samuel Paty. pour rester dans l'hexagone. Age du terrorisme islamiste grand ouvert par les attentats du 11 septembre 2001 à New York.

Politique. Voici son raisonnement : vous occidentaux avez vos valeurs et institutions qui sont d'inspiration individualiste, nous avons les nôtres où prévaut le collectif, nous partons toujours de là pour faire fonctionner harmonieusement le corps social, à l'instar de Confucius « le maître pour dix mille générations ». Chez vous, chacun

peut en principe faire ce qu'il veut, pas chez nous, nous nous conformons à des règles sociales précises, modernisées si nécessaire. Par exemple, nous ne crachons plus par terre partout. Mais ne nous demandez pas de tout faire comme vous, pas plus que nous ne vous demandons de devenir Chinois. Oui, c'est le discours de la Chine actuelle, un discours résolument relativiste, arguant de la pluralité des cultures, refusant la suprématie d'une seule, justifiant sa particularité politique et au-delà celle de tout Etat souverain.

Enfin l'objection culturelle qui généralise le raisonnement précédent. Elle dit : les droits de l'homme opèrent un véritable travail de sape dans nos sociétés, notamment au niveau pour nous essentiel de la vie familiale. Ils dérèglent les rapports entre les sexes, comme entre les aînés et les cadets. C'est une machine de guerre destructrice, de cette liberté et égalité nous ne voulons pas, et nous ne voyons pas que dans vos sociétés individualistes et égoïstes elle produise beaucoup de fraternité. Voilà ce qui se dit et se pense notamment dans les pays africains. Dans ce continent, parmi les dictatures, pour la plupart des cleptocraties prolongées, fait exception une jeune démocratie : l'Afrique du sud, mais ce pays est fait d'une population très particulière, avec d'importantes minorités d'origines européenne et asiatique, motrices dans l'économie et la culture, démocratie en outre fondée par un homme politique d'exception : Mandela. Ceci dit, les villes de la nation arc en ciel sont parmi les plus dangereuses du monde, les riches qu'ils soient blancs, noirs, métis ou indiens, vivent dans des quartiers fermés et gardés, l'espace social est cloisonné. Et la xénophobie à l'égard des immigrés africains très forte, jusqu'à la violence. On est loin de la société ouverte dont parle Popper.

Considérant ce tableau d'ensemble on se dit que le livre de Samuel Huntington paru en 1996 *Le choc des civilisations* était lucidement annonciateur. Cet essai prévoit pour l'Occident deux conflits majeurs : avec le monde musulman, avec la Chine. En effet. Ajoutons que le premier de ces chocs a lieu dans les pays musulmans – voir l'état du Moyen Orient et du Sahel – mais aussi dans les populations musulmanes émigrées en Europe. A ce sujet je suis étonné par la timidité sociologique dont en France on fait montre, malgré quelques excellents spécialistes de la question, comme Gilles Kepel. Alors qu'une partie grandissante des services de police se consacre à ce problème de sécurité. Dans notre pays un certain nombre d'intellectuels, écrivains, journalistes, avocats vivent 24 heures sur 24 sous protection policière. Sans qu'une bonne partie de l'opinion progressiste s'en émeuve particulièrement.

Dans l'essai de 2008 où il développe sa propre réflexion interculturelle, Jullien fait des objections à Huntington. La principale étant de figer les identités culturelles – culturalisme, dit-on – dans un tableau trop rigide et mécanique de l'affrontement des systèmes. La mondialisation qui est un processus d'extension relationnelle impose partout et à tous des interactions constantes, les partenaires ou adversaires ne cessent d'échanger et de changer, les identités se recomposent continûment. Ce qui intéresse Jullien, ce ne sont pas les identités culturelles affirmées, où on se drape, mais les ressources qu'on peut effectivement mobiliser. Et toute sa pensée est une recherche

de ressources nouvelles, *ouvrir des possibles*, répète-t-il. Sa longue fréquentation de la pensée chinoise n'a pas d'autre sens. A l'expression : choc des cultures – clash – il substitue : dialogue entre les cultures.

Un commentaire personnel. Dialogue désigne une procédure intellectuelle précise entre plusieurs personnes – dia : ce qui traverse - et qui est au principe de la réflexion philosophique comme de la connaissance scientifique. Ce terme est-il le meilleur pour parler d'interactions culturelles d'ordre collectif ? Seconde remarque : les sciences sociales se trompent beaucoup, la plupart du temps, a noté cruellement Lévi-Strauss. Or cette fois le phénomène prévu s'est bien produit. La thèse de Huntington, sans doute déplaisante, continue de tenir la route. Observons seulement le durcissement chinois à l'international. Et la persistance de l'islamisme malgré la CIA, les polices européennes et l'armée française .

Sur le plan des représentations géopolitiques, deux grandes idéologies s'opposent à présent : universalisme versus relativisme. Le premier a pour fer de lance les droits humains, et tient la démocratie pour le seul cadre politique de leur plein exercice ; le second considère la diversité des cultures comme une donnée à la fois irrécusable et indépassable, loge l'universel dans une culture particulière, la nôtre, et se refuse à en faire une norme supérieure, pour toutes.

Avant de confronter ces deux conceptions, réglons le cas de la démocratie dite populaire. Notion forgée par les idéologues de l'ex Union soviétique, reprise par la Chine socialiste qui depuis 1949 se dit également république populaire. Ce régime politique s'avère la prise du pouvoir par une organisation hiérarchisée, le parti, qui fait alors fonction d'État, et tend à une forme totalitaire au sens où il ne rencontre pas de contre-pouvoir institué – selon l'idée de Montesquieu : séparer les pouvoirs. Dans le social rien ne l'arrête, si ce n'est le réel. Le parti sait mieux que le peuple ce qui est bon pour le peuple, qu'il est donc inutile de consulter. L'organisation tient toutes les manettes, à sa tête un homme ou un petit comité dont le fonctionnement est, comme on dit, opaque. Cette forme de pouvoir possède une capacité de mobilisation considérable, à son actif d'indéniables réussites collectives dans le domaine de l'enseignement, de la santé publique, et aussi dans la guerre, ce qui a fait de l'ex URSS le seul pays d'Europe en mesure de résister victorieusement à la puissance militaire allemande – plus des trois quarts de cette redoutable armée combattaient sur le front de l'est. Mais la paix revenue, cet empire décline, végète économiquement, voit sa population diminuer, ne contrôle plus les peuples étrangers qu'il a soumis par la force des tanks et finalement – 1989 – implose et revient à son territoire national, la Russie. Tout cela avec l'accord de la police politique, sans qui dans un Etat totalitaire rien n'est possible. Mais à ces déclin et mort du totalitarisme soviétique – Edgar Morin relit la fable de La Fontaine : la tortue de 1789 a fini par gagner la course, le lièvre de 1917 ayant fait un infarctus - s'oppose au début du XXI^e siècle l'ascension d'un nouveau totalitarisme, économiquement blindé, comme s'il avait compris le point faible de son devancier et premier modèle. Pour le reconstruteur de cette nouvelle Chine, Deng Xiaoping, Gorbatchev représentait tout ce que ne doit pas faire

un dirigeant socialiste. L'agitation du Printemps de Pékin en 1989 est réprimée, puis niée : il ne s'est rien passé place Tiananmen. Quant au dirigeant actuel de ce pays devenu seconde économie mondiale il fait savoir ouvertement que la Chine n'accepte plus l'ordre international hérité de 1945, bâti sur des valeurs occidentales. Il entend à l'évidence en façonner un nouveau, selon des normes chinoises. La première puissance mondiale, démocratie en état critique, profondément fracturée de l'intérieur, s'alarme.

Il me fallait rappeler tous ces données historiques pour situer le débat philosophique suscité par l'universel.

Ce débat dont la dimension géopolitique est manifeste a sur le plan intellectuel quelque chose de stérilement répétitif. Chaque position est comme remplie de sa propre évidence, d'un côté les valeurs occidentales comme idéal allant de soi, de l'autre leur récusation au nom d'une diversité culturelle peu contestable. Universalisme versus relativisme. Jullien juge le premier *facile* et le second *paresseux*.

L'universalisme est facile au sens où il ignore le problème de l'altérité culturelle. Il dit : l'universel est chose réglée : nous l'avons découvert et le mettons en œuvre. Pour vous autres c'est simple : oubliez vos vieilles idées irrationnelles, faites comme nous, vous finirez bien par y arriver. L'effort du travail est réservé à l'autre. Le relativisme est paresseux au sens où lui aussi se dispense du travail de comprendre l'autre, en disant : chacun est enfermé dans sa bulle culturelle, impossible d'en sortir. Selon Jullien le vrai travail est interculturel : pour s'approcher de la logique de l'autre, il faut accepter de sortir de la sienne – *dé-catégoriser*, dit-il –, mais sans l'abandonner – ce qui est d'ailleurs impossible : culturellement on ne se refait pas. Mais on peut repousser ses limites en accueillant des éléments extérieurs – et dès lors *re-catégoriser*. C'est ce que fait le traducteur, dans sa tâche propre, et d'autant plus que les langues sont distantes, un helléniste et sinologue sait de quoi il parle. Traduire n'est pas simplement transposer, produire un fac-similé commode et élégant du texte de départ. C'est d'abord expérimenter un *écart* entre deux langues, et alors réaliser qu'on pense toujours en langue, non que la langue détermine la pensée, mais lui en fournit les ressources. Je parle une langue, mais une langue parle à travers moi. Le traducteur doit ainsi frayer avec les mots de sa langue un passage, toujours provisoire et perfectible, vers un autre univers de pensée. Il sonde des écarts et construit des passerelles, son travail est inventif et essentiel, et il est même éthique, dit Jullien, car il fournit le modèle de l'acte pour transformer la malédiction biblique de Babel (incompréhension et division des groupes humains) en opportunité, en *chance*. D'une résistance il fait ainsi un point d'appui.

La controverse sur quoi nous butons à présent - leitmotiv : prière de respecter ma propre culture – était présente dès la constitution de l'anthropologie – sociale et non physique, celle à laquelle Lévi-Strauss a puissamment contribué et dont Merleau-Ponty avec son flair philosophique très sûr avait mesuré l'enjeu (*De Mauss à Claude*

Lévi-Strauss dans *Signes*, 1960) : « Comment comprendre l'autre sans le sacrifier à notre logique ou sans la lui sacrifier ? » Telle est bien l'alternative dont il faut sortir. Un des problèmes majeurs que pose l'anthropologie sociale, discipline strictement descriptive, concerne l'existence d'invariants dans le fonctionnement de l'esprit humain. Y a-t-il des notions-souches qu'on peut retrouver dans toutes les cultures, comme par exemple l'être, la vérité, la liberté ou des notions relatives au temps ? Un commun dénominateur intellectuel, avant la science bien sûr, la science est d'avant-hier.

La réponse de Lévi-Strauss est dans l'ensemble négative. Sur le plan intellectuel, dans les contenus, il n'y a pas de notions-souches qui seraient partout repérables, en revanche on peut observer une cohérence formelle dans tout savoir humain, la pensée dite primitive ne présente aucun déficit logique, elle distingue et ordonne, classe très soigneusement, mais en s'appliquant à d'autres objets que la pensée scientifique – d'un côté, à un bout, une matière complètement concrète relevant de la seule expérience sensible, souvent très fine, le medecine man dans une tribu d'Amazonie, à l'autre bout, les objets suprêmement abstraits, contre-intuitifs, du physicien quantique. Plutôt que primitive mieux vaut donc parler de « pensée sauvage ». Hommage à Rousseau que le grand anthropologue place très haut pour s'être écarté du cartésianisme dominant en rappelant qu'avant d'être pensant l'humain est vivant et sentant ; il rejoignait ainsi, mais sans le vouloir ni le savoir, une intuition centrale de la pensée de l'Asie.

Jullien parvient à la même conclusion que Lévi-Strauss au terme d'une confrontation serrée de la pensée chinoise avec la philosophie européenne. Cette fois on n'est pas dans la pensée sauvage, mais son opposé : une pensée très anciennement écrite, extrêmement cumulative en matière de savoir et de culture. Le sinologue dissident a résumé toutes ses recherches en un *lexique euro-chinois de la pensée* (2015). Un seul exemple : la vérité, notion capitale dans la réflexion européenne, alètheia, le dévoilement de l'Être. Notion secondaire dans la pensée chinoise qui appelle vraie une adéquation circonstancielle, ici et maintenant. Une pensée du processus ne fait pas de fixation sur la Vérité. Observation : les notions porteuses de la pensée chinoise, comme dao, yin/yang, taiji, sont impossibles à traduire en langues européennes. A dire, rendre d'un seul mot, mais pas à concevoir.

L'intérêt philosophique de la démarche de Jullien – mettre *en vis-à-vis*, en *dévisagement mutuel* deux cohérences culturelles, sans aucun classement ni hiérarchie – est de permettre la mise en évidence des présupposés de chacun des deux systèmes de pensée, c'est-à-dire d'en opérer la déconstruction, et appliqué au sien propre d'en découvrir l'*impensé*. L'impensé, c'est selon quoi on ne cesse de penser mais qu'on ne pense pas à penser, tant cela nous paraît évident.

Application à la pensée politique moderne : tous ses théoriciens, de Hobbes à Rousseau, raisonnent à partir d'un individu isolé, réfléchi, soustrait à toute hiérarchie, doté d'une liberté totale donc égale, et qui entreprend de se lier avec des semblables en vue d'un avantage commun. Ces philosophes conçoivent ainsi le scénario initial par lequel des individus originellement déliés vont se lier en un collectif profitable à

tous. Ce scénario ils l'appellent contrat ou pacte social. Ce faisant, ces penseurs aux solutions différentes – plusieurs scénarios - opèrent ensemble une révolution mentale, comparable à celle de Copernic en astronomie. Car avec eux le fondement du droit et la légitimité politique passent entièrement du côté humain, par l'origine. Or que nous disent les anthropologues à ce sujet ? Que cette origine, hors d'Occident, est invariablement conçue comme antérieure ou extérieure. Antérieure : c'est l'ancienneté de la coutume qui lui confère légitimité, cet ordre sacré qui subordonne les un(e)s aux autres, nous le tenons de nos pères qui obéissaient aux leurs, c'est comme cela depuis la nuit des temps. Extérieure : c'est l'effet d'un ordre divin qui a placé un médiateur entre le ciel et l'humanité ordinaire, pouvoir pharaonique. Ce genre de raisonnement est balayé en Europe depuis au moins le XVII^e siècle. Avec Hobbes et Spinoza, l'humanité européenne, si j'ose dire, se prend politiquement en mains. Deux formules bien différentes, la première au service du bourgeois anglo-saxon qui veut mener sa vie privée, son business, à l'abri d'un pouvoir monumental, protégé par un shérif surarmé, redoutable, le Léviathan. La seconde est celle de la démocratie libérale, au sens le plus élevé. Remarque : le dictateur, Cromwell, laisse paraître le traité de Hobbes (bien que son auteur appartienne au camp adverse, les royalistes exilés en France). En Hollande, pays alors le plus tolérant d'Europe – Descartes s'y est prudemment réfugié - devant les écrits politiques de Spinoza, tous les éditeurs se défilent.

Voilà le point de blocage entre Occident et reste du monde : un individu indépendant, à la base de toute construction politique – la traduction dans le collectif du moi-sujet cartésien (cogito). En Chine, en Inde, dans le monde musulman et ailleurs, on pense que cet individu n'existe pas et que la construction est artificielle, la vraie vie est toute autre. L'homme n'existe qu'intégré dans des milieux familiaux, professionnels, ethniques, cosmiques, le sens et la valeur de son existence est dans son intégration à ces ordres qui le portent et le dépassent. Là aussi les formules sont diverses, de la transcendance rigoureuse du monothéisme musulman à la vision immanentiste du pouvoir chinois, le monde « sous le ciel » tian xia, vieille notion remise en service par les idéologues de Pékin. Toutes ces représentations ont en commun de refuser la logique d'émancipation personnelle promue en Occident, au moins depuis Montaigne, où elles voient un principe dangereux de désordre, de démantèlement insidieux et inarrêtable. C'est la logique culturelle de ce que Lévi-Strauss appelle les « sociétés chaudes », chaudes au prix de leur équilibre interne : pour innover elles lâchent la bride sur le cou à l'individu, mais prennent le risque de « chauffer ». Alors que les grands systèmes traditionnels en Orient et Extrême Orient tendent toujours à refroidir le corps social par uniformisation religieuse des comportements (islam) ou obéissance morale aux rites (Chine). Des formules toujours autoritaires, génératrices de conformisme et allergiques à l'individualisme. On peut observer, jusqu'à présent, que ces sortes d'hommes entre eux se comprennent très bien, voir par exemple le succès actuel des Chinois en Afrique, ainsi qu'avec tous les pays musulmans. Les Chinois qui par ailleurs, dans leur périmètre propre, n'admettent pas de dissidence (Ouïgours) et alors « refroidissent » les situations avec un art tout totalitaire. Sur cette

répression de masse dans la région du Xinjiang les pays musulmans si prompts à dénoncer les maltraitances que la laïcité française ferait subir à leur religion restent étrangement muets.

Jullien estime que l'universel doit être repensé : en finir avec l'universalisme facile qui nie les problèmes – idéaliste au mauvais sens - sans tomber dans le relativisme paresseux, en réalité paravent derrière lequel se dissimule maintenant l'oppression. Pour cela concevoir un universel non plus constitutif mais régulateur au sens kantien, indiquant une simple perspective d'action, sans contenu normatif déterminé. Un tel universel serait de forme négative car se réduisant à l'énoncé de l'insupportable et intolérable, pour toute humanité. *Universalisant*, c'est-à-dire capable d'universalisation, appelle-t-il ce principe négatif, compréhensible de n'importe qui, aussi bien dans une mégapole que dans un village du Sahel, un principe transculturel de *refus* et de *résistance*. Concevoir ainsi une déclaration minimale, dégraissée, qui serve de butée, qui arrête. Un peu comme le démon de Socrate qui ne lui soufflait pas à l'oreille ce qu'il devait faire, mais dans certaines circonstances arrêta son geste, le retenait de faire, l'« empêcher », comme disait Camus. Ou bien, version chinoise : la réaction éthique élémentaire, le geste immédiat, irréfléchi vers celui qui tombe, dont parle le confucianisme et spécialement Mencius qui y voit le germe, le seul, de toute la vie morale, et ceci, les philosophes des Lumières l'avait bien saisi, sans le secours d'aucune révélation religieuse, dans une pensée non-théologique.

Gauchet trouve cette solution « infiniment séduisante » mais insatisfaisante car de nature éthique et non pas politique. Son approche, en résumé. La mondialisation acte III – l'acte II s'est joué au 19^e siècle : impérialisme – est une occidentalisation. Le noyau dur de l'universel c'est la science et la technique qu'elle permet, personne ne le conteste, tous en veulent, les mollah d'Iran comme les stratèges de Pékin. Les lois de la physique quantique sont universelles. Les principes des droits de l'homme et de la démocratie qui les abrite aussi, mais tout autrement. C'est la grande naïveté occidentale et surtout américaine de croire qu'on peut exporter les droits de l'homme. Méthode US : on casse tout, on fait place nette, et on impose le pack économie de marché et démocratie électorale. La colonisation de papa était plus subtile, elle avait très vite mesuré le coefficient de résistance culturelle qu'opposaient les pays du sud. Non, les droits de l'homme ne peuvent s'installer que par appropriation, au terme d'un difficile travail interne, c'est ce qu'on observe dans les quelques pays non occidentaux où ils ont pris corps. Ce travail collectif s'effectue toujours à partir de la culture locale qu'il transforme en profondeur sans l'abandonner. Gauchet pense utile de maintenir la distinction civilisation / culture. Un horizon de civilisation partagé semble être le seul cadre à la mesure de problèmes communs, et d'abord ceux résultant de l'environnement et du climat, qui se manifestent en crises écologiques ou sanitaires et qui ignorent les frontières. En revanche, l'uniformisation des cultures, l'aplatissement de leurs écarts ne sont nullement à souhaiter, ce serait assurément un appauvrissement général. Une langue unique, quelle monotonie... « Art, sans toi le monde ne serait qu'un affreux désert », a dit Henry James. Un art unique, quel ennui...

Maintenir la distance et même la tension entre civilisation et cultures, c'est peut-être continuer de cultiver la tolérance, vertu découverte par Montaigne, exaltée par Voltaire et maintenue par Lévi-Strauss : « La tolérance n'est pas une position contemplative, dispensant les indulgences à ce qui fut ou à ce qui est. C'est une attitude dynamique qui consiste à prévoir, à comprendre et à promouvoir ce qui veut être. La diversité des cultures humaines est derrière nous, autour de nous et devant nous. » *Race et histoire*, 1955.

Concluons. L'universel a effectivement des ennemis, bien vivants, agissants. Des ennemis qui ne contestent pas la composante scientifique de l'idée, mais qui la réduisent à une instrumentalité sans commune mesure avec une vérité supérieure qu'ils placent dans le religieux ou le politique, ce qui dans les deux cas les conduit à rechercher le pouvoir, tout simplement. Les deux entreprises, aperçues par Huntington, procèdent de façon très différente. L'une fanatique jusqu'au délire, c'est d'islamiser l'humanité entière : « Tuer-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ». Le christianisme a passé par le même état mental, avant de se rationaliser lentement à partir du 16^e siècle, le siècle de Montaigne dont on ne sait pas si lui-même était croyant, il ne parle jamais de Dieu, il se contente d'observer : « Nous sommes chrétiens au même titre que nous sommes ou périgourdain ou allemands ».

La seconde entreprise est strictement politique, elle est incomparablement plus rationalisée et stratégique, fait fond sur la science et la technique dont elle vise manifestement le leadership mondial, voire son budget recherche et développement. Elle ne prétend pas remodeler ou transformer l'humanité entière, mais la contrôler. Elle est totalitaire à l'intérieur et hégémonique à l'extérieur. Sa puissance est d'ores et déjà considérable, mais a pour limite sa fermeture nationaliste, comme l'a montré la pandémie récente : refusant le meilleur vaccin parce qu'il était d'origine occidentale le pouvoir chinois a mis en danger sa population et affaiblit son économie. Son refus obstiné de toute enquête sérieuse, c'est-à-dire internationale, sur l'origine de la pandémie n'a pas renforcé sa réputation.

Je risquerais cette réponse : les ennemis de l'universel sont les ennemis de la démocratie laquelle est en crise sérieuse dans la partie de l'humanité, l'Occident, dont elle est issue. Mais dans les pays où elle est une idée neuve, elle n'est pas en crise, elle est pleine d'allant, en essor, mais souvent en danger. Il nous faut entendre les voix qui viennent de là-bas - Kundera, Kadaré, Liu Xiaobo, je suis loin de toutes les connaître - pour nous rappeler ce que l'acquis, le confort démocratique nous avaient fait peu à peu oublier. Les ennemis des ennemis de l'universel croient plus que jamais à l'universel.

*Cet exposé contient très probablement des affirmations que son inspirateur ne cautionnerait pas ou modifierait. Il reste néanmoins nourri du travail réflexif et

conceptuel de ce dernier. Il résulte d'une lecture, c'est-à-dire de la réappropriation personnelle d'un texte. Qui (re)lira l'essai de François Jullien publié en 2008 ne manquera pas de s'en apercevoir.

Confucius « Ce que tu ne désires pas pour toi, ne l'étends pas aux autres » *Entretiens XII, 2 - XV, 23* « Se dominer soi-même et revenir aux rites, c'est la vertu d'humanité. » *Entretiens XII, 1*.

Montesquieu « Si je savais quelque chose utile à ma famille et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie, et qui fût préjudiciable à l'Europe ou bien qui fût utile à l'Europe et préjudiciable au genre humain, je le regarderais comme un crime. » *Mes pensées*.

Kant « Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature. » *Fondement de la métaphysique des mœurs*.

Liu Xiaobo conclut en citant Périclès : « Le bonheur est le fruit de la liberté, et la liberté est le fruit du courage ». *La philosophie du porc*, 2011.